

Stephen Arkin

Wright Morris

Les lieux qu'ils ont habités,

les choses laissées derrière eux.

770
92
MOR

« En arrêtant le temps,
j'espérais suspendre la mort. »
Wright Morris

Les pertes, dans la vie de Wright Morris, sont arrivées tôt et ont été dures, mais les « gains imaginaires¹ » se sont révélés aussi riches que complexes. Moins d'une semaine après sa naissance, dans la vallée de la Platte dans le Nebraska, sa mère meurt. Accablé de chagrin, son père se tourne d'abord vers les membres de sa famille pour l'aider à élever l'enfant. Puis, il décide de lui trouver une nouvelle mère et d'obtenir un salaire plus élevé que celui qu'il gagne en tant qu'opérateur radiotélégraphiste pour les chemins de fer. Ces deux projets s'avéreront plus compliqués que prévu. Quand Wright a neuf ans, il déménage avec son père de Central City à Omaha, et passe la plupart de son temps avec la jeune épouse de celui-ci, sa nouvelle mère, à traîner dans les lobbies d'hôtel à fréquenter les cinémas. William Morris pense pouvoir s'arroger le marché des œufs frais dans les wagons-restaurants des chemins de fer, mais ses poulets meurent et ses finances périclitent. La prochaine étape sera Chicago. Alors qu'il grandit, Wright prend ses distances avec son père et ses projets. Il se rend en Californie où vit sa famille maternelle.

Là-bas, il entend devenir écrivain et commence à rédiger de courts textes en prose dans la langue orale qu'il a entendue au Nebraska et lorsqu'il était sur la route avec son père. Il photographie également les ruelles et les bâtiments qu'il découvre à Los Angeles et dans ses environs. Admis au Pomona College, Wright abandonne néanmoins ses études en 1933 et part voyager en Autriche, en Italie, en Grèce et en France. Cette année en Europe est ponctuée de rebondissements (il passe plusieurs mois dans un château en Autriche, se fait arrêter par la police de Mussolini en Italie et un pick-pocket lui vole le peu d'argent qu'il lui reste à Paris). De retour en Californie, il est déterminé à exploiter et à faire sien ce qu'il a expérimenté en juxtaposant mots et images afin de créer ce qu'il conçoit alors comme une forme alliant le jaillissement dans sa tête lorsqu'il regarde à travers l'objectif de son appareil et la résonance dans ses oreilles d'écrivain lorsqu'il travaille sur la mise au point et compose ses photographies. Dans les années 1930, d'autres photographes tentent des expériences mêlant photographie et écriture, mais Morris élabore une démarche toute singulière qui demande à ceux qui regardent son travail d'associer avec une même force mots et images. En 1940, le projet est suffisamment bien avancé pour qu'une sélection de « photo-textes » soit publiée par le magazine *New Directions*, dirigé par James Laughlin. Morris entreprend alors d'écrire un roman. *My Uncle Dudley*, son premier ouvrage littéraire, est publié en 1942.

Lauréat d'une bourse Guggenheim, le photographe part sillonner les États-Unis au lendemain de la Grande Dépression. Les images qu'il réalise constitueront la matière première de *The Inhabitants*, réflexion

sous forme de photo-texte sur ce que c'est, selon lui, qu'être américain. Cet ouvrage paraît en 1946, après un accord, conclu avec la maison d'édition Charles Scribner & Sons, de publier trois ouvrages de même conception. En 1948, Morris achève *The Home Place*, son deuxième photo-texte. Les ventes de ces deux ouvrages étant médiocres, son éditeur décide que le troisième volume de la trilogie, *The World in the Attic*, sera un roman sans photographies. Mais dès le début des années 1950, Morris cesse de prendre des photographies même si, en 1968, il revient à ses premières images dans un livre intitulé *God's Country and My People*. Morris écrit de nouveaux textes dans lesquels résonnent toujours ces voix qu'il n'a eu de cesse de convoquer dès ses premières recherches pour comprendre qui il est et qui sont ces personnes et ces lieux rencontrés au fil de sa vie itinérante.

Les photographies présentées dans cet ouvrage offrent une réelle introduction à l'œuvre photographique de Wright Morris. Elles montrent à quel point son engagement envers ce médium était sérieux dès les débuts et jusqu'à ce que l'écriture de romans devienne son art majeur. La profondeur de son regard transparait particulièrement dans les photographies d'édifices et d'objets aperçus alors qu'il retournait, au cours des ans, sur les scènes de ses premiers souvenirs. Morris entendait transmettre l'impression de ces vies vécues là où son appareil se posait et cadrerait. Il y a peu d'êtres humains dans ses images. Néanmoins, elles donnent la sensation – à travers la photographie d'une chaise vide, la vue que l'on a depuis une fenêtre, celle d'une grange ou encore d'une étagère de cuisine – que des hommes et des femmes ont vécu dans ces espaces ordinaires d'une manière que le photographe trouvait à la fois digne et essentielle au regard de sa démarche : comprendre qui il était et d'où il venait. Le début de *Ceremony in Lone Tree*, un de ses derniers romans, nous invite à nous « approcher de la fenêtre » (« *come to the window* »). Cet ouvrage réitère cette invitation. Il nous fait découvrir ce que Wright Morris a vu lorsqu'il observait les effets du temps sur les bâtiments défraîchis, les meubles et des objets intimes, réalisant que grâce à la photographie, il retrouvait, par l'imaginaire, le chemin du foyer.

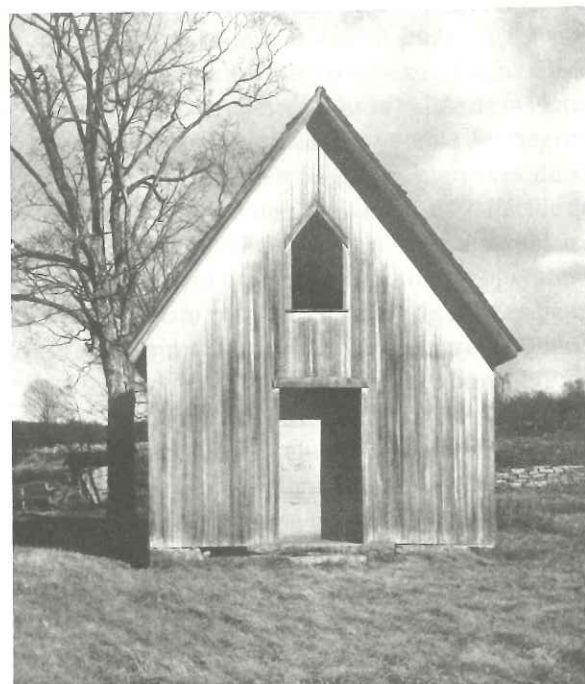
¹ *Real Losses, Imaginary Gains* : titre d'un recueil de nouvelles publiées par Harper & Row en 1976.

Stephen Arkin et Wright Morris ont travaillé ensemble dans les départements d'anglais et de création littéraire de la San Francisco State University. Josephine Morris a nommé Stephen Arkin exécuteur testamentaire des biens littéraires et photographiques de Wright Morris.

Thoreau, a look is what a man gets when he tries to inhabit something—something like America.

Take your look—from your look I'd say you did pretty well. Nearly anybody would say you look like a man who grew up around here—but I think I'd say what there is around here grew up in you. What I'm saying is that you're the one that's inhabited.

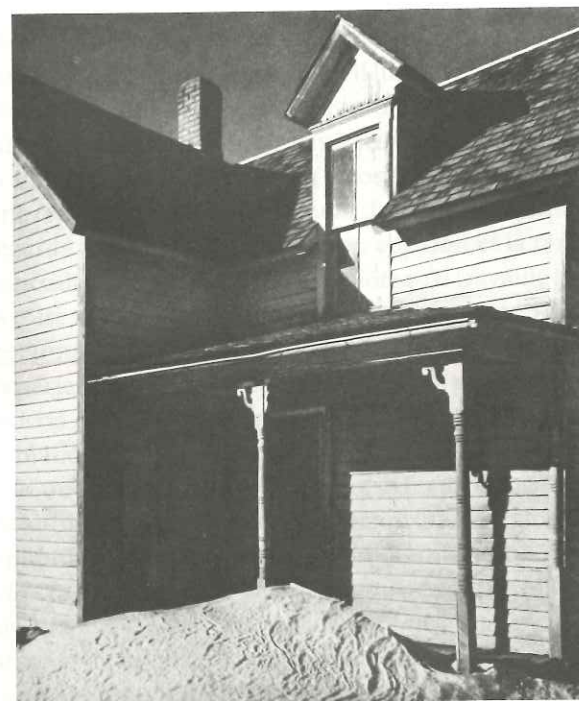
I guess a look is what a man gets not so much from inhabiting something, as from something that's inhabiting him. Maybe this is what it is that inhabits a house. In all my life I've never been in anything so crowded, so full of something, as the rooms of a vacant house. Sometimes I think only vacant houses are occupied. That's something I knew as a boy but I had nobody to tell me that that's what an inhabitant is. An inhabitant is what you can't take away from a house. You can take away everything else—in fact, the more you take away the better you can see what this thing is. That's how you know—that's how you can tell an inhabitant.



Wright Morris, *The Inhabitants*, 1946

But it was not so clear for Anna—

She came in with the eggs and he came in with the milk. She held them like chickens in her apron and with her thumb nail scratched off the hen spots. He picked up *Capper's Weekly* and sat down to take off his shoes. He put his socks to dry out in the cob bin, turned up the lamp. She sat on the rocker near the stove and when she rocked her high button shoes came unbuttoned and the lumps in her stockings showed. He held out his hand and she pulled from her head a long gray hair. He stretched it over the lamp chimney and when it singed he turned down the wick. What was left of the hair he handed back to her. He read, but she didn't care to read. She rocked and wound her hair around and around her finger and looked at the picture of her mother on the wall. Everybody said how much it was they were just alike. Everybody knew she had worked right up till the day she died.



Thoreau: un certain air, c'est tout ce qui revient à celui qui tente d'habiter quelque chose – quelque chose qui serait l'Amérique.

Regarde-toi, par exemple – à ton air, je dirais que tu t'es bien débrouillé. Tout le monde, ou presque, dirait que tu as l'air d'un homme qui a grandi par ici – mais moi, je dirais que c'est ce qui est ici qui a grandi en toi. Ce que je veux dire, c'est que c'est toi qui es habité.

J'imagine que l'air qu'a cet homme ne lui vient pas tant de ce qu'il habite que de ce qui l'habite, lui. Peut-être que c'est justement ça qui habite une maison. De ma vie, jamais je n'ai été où que ce soit qui soit aussi peuplé, aussi plein que les pièces d'une maison vide. Parfois je me dis que seules les maisons vides sont vraiment occupées. Je le savais lorsque j'étais enfant, mais il n'y avait personne pour me dire que c'était là ce que c'est qu'habiter. Un habitant, on ne peut l'emporter hors d'une maison. On peut en emporter tout ce qu'on veut – de fait, plus on en emporte, mieux on voit de quoi il est question. C'est comme ça qu'on sait – comme ça qu'on peut dire ce que c'est qu'un habitant.

Pourtant ce n'était pas si clair pour Anna –

Elle entra, portant les œufs, lui portant le lait. Elle les tenait dans son tablier comme des pinces à linge, et de l'ongle, elle grattait les taches faites par les poules. Il ramassa le *Capper's Weekly* et s'assit pour enlever ses chaussures. Il mit ses chaussettes à sécher dans le seau des épis de maïs et alluma la lampe. Elle s'assit dans le rocking-chair près du poêle et quand elle se balançait, ses hautes bottines à boutons s'ouvraient et on voyait les grosseurs sous ses bas. Il tendit la main et elle arracha un long cheveu gris sur sa tête. Il le tendit au-dessus du verre de lampe et quand il se mit à roussir, il abaissa la mèche. Il lui rendit ce qui restait du cheveu. Il lisait, mais elle n'avait pas envie de lire. Elle se balançait en enroulant son cheveu autour de son doigt, encore et encore, regardant la photo de sa mère, au mur. Tout le monde disait qu'elles étaient pareilles. Tout le monde savait qu'elle avait travaillé jusqu'au jour de sa mort.

Then she came and everything around him went to hell.

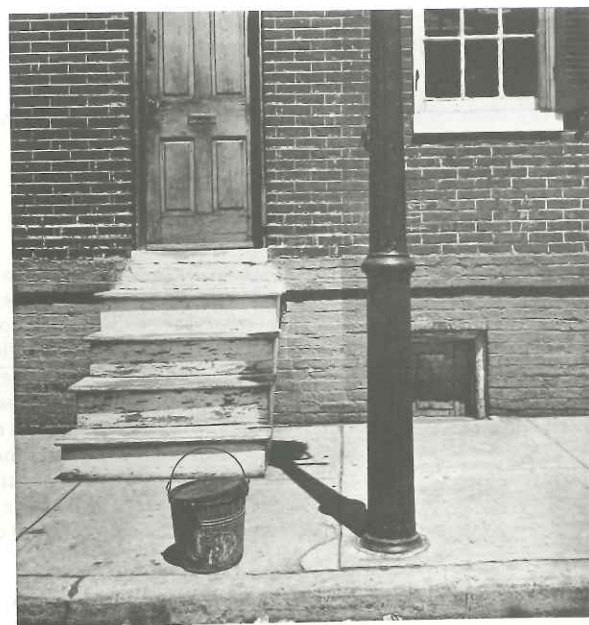
When her birthday came it was out on the lawn with colored lights and Japanese lanterns and blindfolded people wondering where to pin the donkey's tail. The Baptists drove by slow in their huggies but some of the Methodists stopped and came in. When there were too many she shot her Roman candles at them. I got sick and had to go to bed early so she brought me her birthday cake, saying that I was to blow out the candles for her. But there were only eight more candles on hers than there'd been on mine. I couldn't blow—all I could do was watch them burn. She sat on the bed in the new fur coat my father had given her and she asked me if I thought I was old enough to kiss her good night. I said it wasn't me that wasn't old enough, but that it was her. She didn't say anything and nobody blew the candles out. They burned right down and sputtered in the icing on the cake. Through the window we watched my father climb the tree and take down the lanterns and then walk around picking up the cups and paper plates. When he was through he called for her, but she didn't come. She sat on the bed till I fell asleep and I thought she was still there in the morning, but it was only her rumpled birthday coat.



Wright Morris, *The Inhabitants*, 1946

Where do you go except back where you came from?
I can't tell you how many people have lost track of where they were going
— how many people are not too sure of where they are from.

Dear Son—Have moved. Have nice little place of our own now. two-plate gas. Have Chevrolet 28, spare tire, wire wheels. Crazy to be without it, now get out in country, get out in air. Have extra room, wouldn't be so crowded, nice and quiet in rear. Nice warm sun there every morning, nice view in rear. Have plan to sell day-old eggs to high class Restaurants, Hotels. Soon send you to Harvard—send you to Yale. Saw Robin in yard this morning. Saw him catch worm.



Puis elle arriva, et tout pour lui devint un enfer.

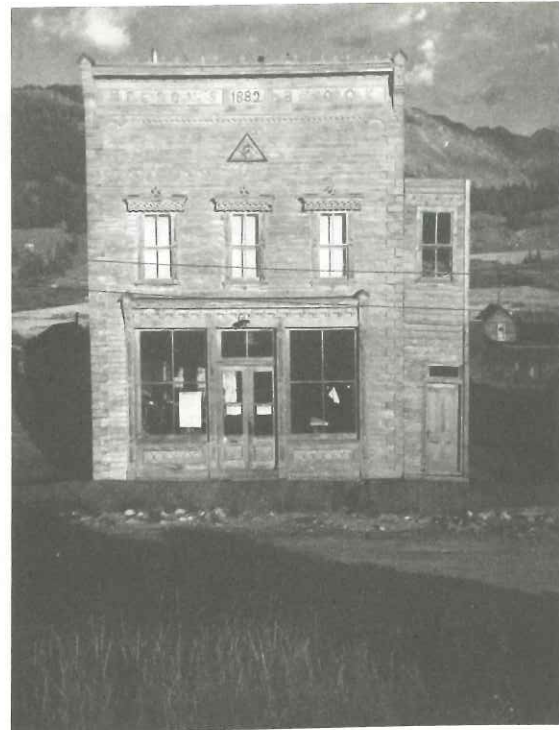
Quand ce fut son anniversaire, on le fêta dehors sur l'herbe, avec des ampoules de couleur et des lanternes japonaises, et des gens, les yeux bandés, cherchant où épingler la queue de l'âne. Les baptistes passèrent lentement dans leurs bogheis, mais certains méthodistes s'arrêtèrent pour entrer. Quand ils furent devenus trop nombreux, elle sortit ses bougies catholiques. Je fus malade et dus aller me coucher tôt, alors elle m'apporta son gâteau d'anniversaire et dit que je devais souffler les bougies pour elle. Mais sur le sien, il n'y en avait que huit de plus qu'il n'y en avait eu sur le mien. Je ne pus les souffler — je pouvais seulement les regarder brûler. Elle s'assit sur le lit, dans le manteau de fourrure neuf que lui avait offert mon père, et me demanda si je croyais que j'étais assez vieux pour l'embrasser en lui souhaitant bonne nuit. Je lui dis que ce n'était pas moi qui n'étais pas assez vieux pour ça, mais elle. Elle ne répondit rien et personne ne souffla les bougies. Elles brûlèrent jusqu'au bout et crépitèrent sur le glaçage du gâteau. Par la fenêtre, nous regardâmes mon père grimper à l'arbre et ôter les lanternes, puis ramasser les tasses et les assiettes en papier. Quand il eut fini, il l'appela, mais elle ne bougea pas. Elle resta sur le lit, assise, jusqu'à ce que je m'endorme, et le matin je pensai qu'elle était toujours là, mais ce n'était que le manteau froissé qu'elle avait eu pour son anniversaire.

Où va-t-on, si ce n'est là d'où l'on vient?
Je ne saurais dire combien de gens se sont perdus en allant là où ils allaient
— combien de gens sont peu sûrs de l'endroit d'où ils viennent.

Cher fils — Avons déménagé. Avons maintenant un joli petit coin rien qu'à nous, deux plaques de gaz. Une Chevrolet 28, roue de secours, jantes métalliques. C'est dingue de ne pas en avoir eu avant, maintenant allons à la campagne, prendre l'air. Avons une chambre d'amis, pas si encombrée, jolie et calme, à l'arrière. Chaud soleil tous les matins, jolie vue sur cour. Ai le projet de vendre des œufs du jour à des restaurants, des hôtels de première catégorie. Bientôt t'enverrai à Harvard — à Yale. Vu ce matin un rouge-gorge dans la cour. L'ai vu attraper un ver.

There's a woman named Bronson in Colorado —
She went out in a wagon but she took the east with her — she took some
thing bigger than any covered wagon would hold.

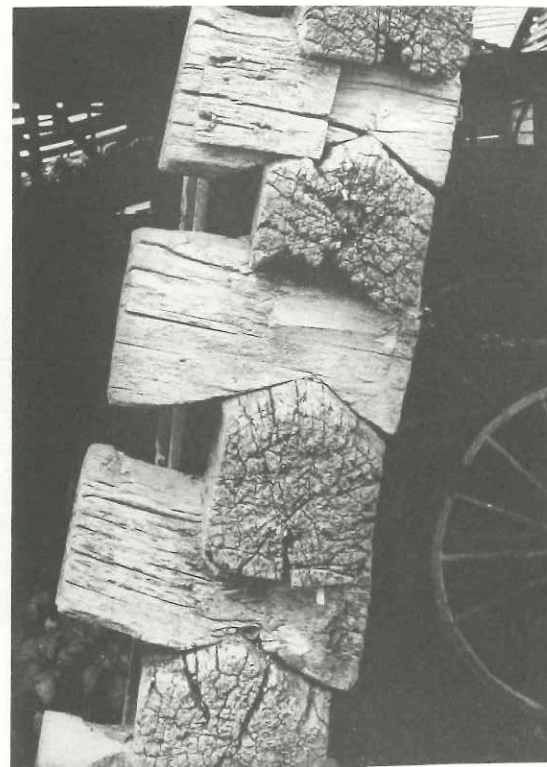
It was no use to tell her there was rockin' chairs where she was goin'—
no use at all, until her first baby came along. Then she had to choose between
her rockin' chair and the cradle, so she gave up the chair. She gave up the
chair but she didn't give up the seat. She sat up all one night just to unravel
the cane bottom seat. And from then on she wore that cane like it was a life-
preserver, all of it wrapped around her waist like a belt. When a snow trapped
them in the Rockies she let them burn everything they had, cradle and all,
except the Bible and that cane. Then in the spring I was born and after
she wrote my name in the Bible I think the very next thing she did was work
on a chair. Spend all of her spare time puttin' that old seat in a new chair.
Eight more of us, besides me, grew up sittin' on it. First our names in the
Bible then our bottoms on that chair. I used to think there was something
crazy about how she held on to that cane, and the trouble she had bringin'
it and the family Bible through. But I've learned that her home didn't need
anyone to furnish it. That little piece of cane was a line that she stretched
across the country ahead of both the telephone and the telegraph. And it kept
her in touch with more important things. Between the Bible and that chair
she had room for whatever happened, and she kept our heads in the one
and our bottoms where they belonged.



Wright Morris, *The Inhabitants*, 1946

What it is to be an American.

There's no one thing to cover the people, no one sky. There's no one
dream to sleep with the people, no one prayer. There's no one hope to rise
with the people, no one way or one word for the people, no one sun or one
moon for the people, and no one star. For these people are the people and this
is their land. And there's no need to cover such people—they cover themselves.



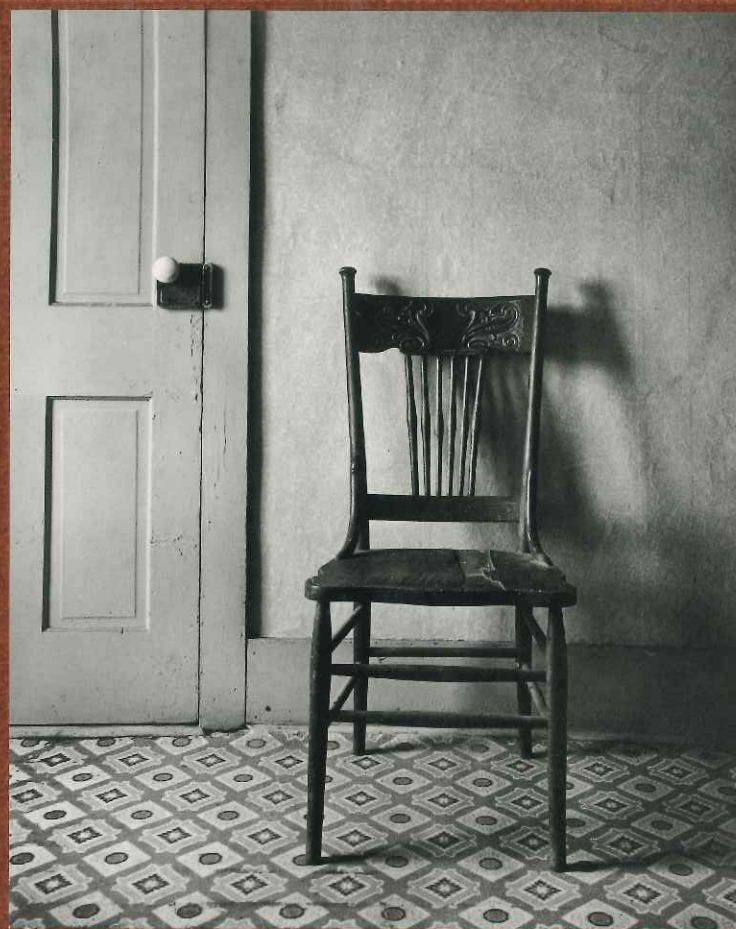
Il y a une femme du nom de Bronson dans le Colorado —
Elle partit dans un chariot, emportant l'Est avec elle — emportant quelque chose
de plus grand que ce qu'aucun chariot couvert ne pourrait contenir.

Ça ne servait à rien de lui dire qu'il y avait des rocking-chairs là où elle allait — à
rien du tout, jusqu'à ce qu'elle ait son premier bébé. Alors elle dut choisir entre son
rocking-chair et le berceau, et abandonna le fauteuil. Elle l'abandonna, mais pas son
assise. Elle resta debout toute une nuit pour défaire l'assise du siège canné. Et à partir
de ce moment, elle porta ce cannage comme un gilet de sauvetage, enroulé autour de
son buste comme un corset. Quand ils furent pris au piège par la neige, dans les
Rocheuses, elle les laissa brûler tout ce qu'ils avaient, jusqu'au berceau, sauf la Bible
et ce fichu cannage. Puis au printemps je naquis, et après qu'elle eut inscrit mon nom
dans la Bible, je crois que la première chose qu'elle fit fut de s'occuper du fauteuil. Elle
passait tout son temps libre à mettre cette vieille assise sur un nouveau fauteuil. Il y
en eut huit, en plus de moi, à grandir assis dessus. D'abord nos noms dans la Bible, puis
nos derrières sur le fauteuil. Je trouvais qu'il y avait quelque chose de dingue dans sa
façon de s'accrocher à ce cannage, et dans la peine qu'elle prenait à l'emporter partout,
avec la Bible familiale. Mais je me rendis compte qu'elle n'avait pas besoin d'autres
meubles pour être chez elle. Ce petit morceau de cannage était une ligne qu'elle tirait
à travers le pays, avant le téléphone et le télégraphe. Et qui la gardait au contact de
choses plus importantes. Entre la Bible et ce fauteuil, elle pouvait faire face, quoi qu'il
arrive, et elle gardait nos têtes dans l'une, nos derrières là où ils devaient être.

Ce que c'est qu'être américain.

Il n'est rien qui protège ce peuple, aucun ciel. Pas de rêve pour le sommeil de ce
peuple, pas de prière. Pas d'espoir qui mène ce peuple, pas de voie tracée, pas un mot,
ni soleil, ni lune, et pas la moindre étoile. Car ce peuple est le peuple, et ceci est sa
terre. Et il n'est pas besoin de protéger ce peuple — lui-même se protège.

WRIGHT MORRIS



L'essence du visible